

# La bouche d'Éros

*Roger Dadoun*

---

*La dimension régressive de l'oralité est désormais un des lieux communs de l'interprétation psychanalytique. On l'a tant exploitée qu'on en est arrivé à une vision étroite et déformée du rapport de l'homme au monde. À cette oralité régressive on oppose ici une oralité rayonnante, un mouvement d'amplification érotique susceptible d'inclure la totalité du monde, où la cuisine apparaît comme une activité proprement créatrice.*

La bouche est pure merveille, et la gourmandise en est la fonction admirable. « *Pour la bonne bouche* », expression plutôt mignarde, devrait se dire et s'entendre universellement : bonne serait, par essence, toute bouche, en ce qu'on la percevrait comme une forme érotique totale, sur laquelle se règlent aussi bien respiration et alimentation que parole et rapport avec le monde. Depuis le premier cri. Jusqu'au dernier souffle, la bouche gère notre univers.

L'étonnant, c'est que ni bouche ni gourmandise n'existent véritablement : il s'agit de simples mirages étincelant autour du vide qui les constitue. Il y a les lèvres, il y a les dents, il y a la langue, et quelques muqueuses annexes - mais de « bouche », à strictement parler, il n'y en a pas, il n'existe rien d'autre qu'une cavité, dite précisément buccale, un creux, que configurent les différents organes cités. Quant à la gourmandise, qui est la dynamique esthétique de cette vide configuration de la bouche, elle demeure éperdue, absorbée entre désir et plaisir, elle est comme un saut dans le vide qui s'annule dans l'objet recherché et goûté.

La dimension régressive de l'oralité en est la caractéristique la plus connue. Quiconque se livre à une petite psychopathologie de

la bouche quotidienne en rencontre partout, à tout moment, d'innombrables illustrations. Il suffit de déployer toute la gamme des menus gestes habituels ou compulsifs : cigarette portée en bouche où tourne l'exquise fumée, bonbon inlassablement sucé, chocolateries, pâtisseries, sodas et alcooleries en tout genre, et, finalement tout aliment et boisson absorbés ; et toute la gamme des manies buccales : le pouce sucé dans les moments difficiles, doigts titillant la lèvre ou les dents, à la Bogart, ongles rongés, lèvres mordues, dents qui grincent, et la langue que l'on tourne sept fois ou plus ; et toute la gamme des sons, dont la bouche assure l'office - sifflets, murmures, chansons et airs fredonnés, palabres et bavardages tellement insistants chez certains que, même silencieux, leur lippe en reste modelée...

Seuil de toutes ces molécules du plaisir gourmand ou maniaque, la bouche est aussi la porte monumentale d'une clinique proche du désastre : porte qui se veut close dans les anorexies ou largement ouverte dans les boulimies adonnées à d'insatiables dévorations. Un pas de plus, et l'on bascule dans les absorptions mortifiantes ou mortifères : produits toxiques, déchets, excréments, cannibalisme allant jusqu'au dépècement du corps propre morcelé. Tout est bon pour la bouche, bonne à tout faire, et même le pire.

En se fixant sur l'aspect régressif de l'oralité, l'interprétation psychanalytique reste soumise à une vision linéaire de l'évolution libidinale qui distingue dans la formation du sujet une succession de stades - oral, anal, génital -, frappant ainsi d'archaïsme - suspect - tout le développement prégénital. L'oral y est défini avant tout par la fonction alimentaire de la bouche, sur le modèle du nourrisson tétant le sein maternel. Or, la bouche n'est pas le seul facteur à l'oeuvre dans cette opération primaire. L'observation, déjà, montre que le fœtus suce son pouce, établissant une association main-bouche qui va connaître chez le tout-petit un riche développement. L'activité oro-manuelle se complique de l'intervention de multiples stimulations sensorielles - visuelles, olfactives, auditives - et motrices, auxquelles tout le corps de l'enfant participe : il est « tenu, porté, bercé, enveloppé, lâché, etc., de toutes les façons possibles ». La bouche, dans sa fonction vitale d'alimentation, est au centre d'un réseau complexe, varié, dynamique de relations et de circulation qui interdit qu'on la rapporte à cette seule fonction, même lorsqu'on y voit un « étayage » pour d'actuels ou ultérieurs

comportements érotiques. D'emblée, et bien qu'obscurément, la bouche est une matrice - en creux - d'univers.

Mais à la « bouche d'ombre » s'oppose la splendeur de la bouche d'Éros. Elle s'exalte dans le baiser, le contact charnu, musculeux, agile, allègre des lèvres ; et dans le choc joyeux des dents, gracile gué d'ivoire pour le plaisir ; et dans le partage des souffles et des baleines ; et dans les turbulences athlétiques de la langue ; et dans les succulentes générosités salivaires ; et lorsqu'on se lasse des jeux du « bouche-à-bouche » et de l'« à-bouche-que-veux-tu », voici la bouche, coureuse patiente ou frénétique, qui explore le corps entier, qui, des lèvres et de la langue et des dents, trace mille sillons d'ivresse, enveloppant le corps dans un fin et neuf lanugo ; et à elle enfin, lorsqu'elle consent à s'attarder aux stations du sexe, le grand art des fellations et cunnilingus...

### *Une position frontière*

---

Ce que nous nommons « oralité rayonnante » prend en charge la fonction alimentaire de la bouche, au plus près du processus biologique, en même temps qu'elle tente d'assumer sa pleine capacité érotique, en reconnaissant sa filiation sexuelle. La gourmandise constitue une expression originale de cette synthèse orale tandis que la cuisine en est l'activité créatrice la plus caractéristique. L'oralité rayonnante se déploie dans un double mouvement dont la bouche est le pivot, ou le lieu de croisement : un mouvement centripète, aboutissant à la bouche et s'y abîmant, et un mouvement centrifuge, partant et irradiant de la bouche. Le geste consiste à tout porter ou rapporter à la bouche, vers soi et dedans soi, dans un acte d'absorption irréductiblement narcissique, compulsif, voire névrotique ; le manger et le boire n'ont pas d'autre vocation que de combler le sujet, de le « remplir », selon l'image que nous observons ou que nous nous faisons du nourrisson en état de réplétion ; la bouche forme ici écran et clôture face au monde, qui disparaît dès que l'objet alimentaire est ingéré. Symétrique et inverse de ce mouvement primaire, un mouvement centrifuge, non moins élémentaire par ailleurs, ouvre sur le monde extérieur et fait de la bouche un foyer rayonnant, d'une amplification qui ne connaîtrait aucune limite ; une telle ouverture - ancrée nécessairement dans

ce qui précède, puisque c' est la même « forme », la bouche, et le même objet, l' aliment - fait accéder véritablement à la gourmandise, lui donne son statut spécifique de pratique esthétique où s' enlacent fonction alimentaire vitale, jouissance érotique et les relations avec autrui et le monde. Le caractère élaboré de ce système de relations sociales et objectives autorise alors à parler, à propos de l' activité singulière qui le nourrit, *d' art culinaire*, au sens plein de cette expression un peu trop banalisée.

La bouche « gourmande » - mais peut-être, aussi bien, la bouche simplement - semble être la seule forme organique à occuper cette position frontière entre corps et sujet d' un côté, monde et société de l' autre. Déjà, dans l' acte élémentaire d' ingestion de l' aliment et de clôture du corps - ne faut-il pas que ce dernier soit en quelque façon « *bouché* » pour que s' accomplisse l' opération chimique-alchimique de transformation-transmutation de la nourriture ? -, la bouche esquisse et même informe une organisation cohérente et homogénéisante du sujet, telle que pourrait l' illustrer le geste du dégustateur de vin tapissant sa muqueuse buccale du liquide admirable, l' accompagnant dans son imprégnation du corps entier et, au terme de cette « liquéfaction » en circuit fermé, se ressaisissant dans un jugement où s' affirme son moi. À ce stade minimal - un verre d' eau suffirait ! -, la gourmandise et, en général, toute dégustation de nourriture introduisent dans l' image du corps qui soutient la conscience de soi quelque chose comme une *succulence*, qui compense ou répare les pertes et dégâts que la réalité ne cesse d' infliger au sujet. La nourriture n' est pas seulement de la bouffe pour viscères, elle sert aussi à colmater les brèches psychiques. Aussi n' est-ce pas la gourmandise, mais bien plutôt l' absence de gourmandise qui constitue pour l' être humain un « défaut fondamental ». Chacun évalue aisément à quel point les expériences gustatives de l' enfance demeurent des facteurs non seulement mémorables mais aussi structurants - la célèbre madeleine proustienne venant ici à la bouche avec son grain unique et commun, son incomparable et pourtant si familière saveur.

Si, même comme repli autarcique et plaisir solitaire, la gourmandise a valeur formatrice, à plus forte raison se révèle-t-elle puissance constructrice exceptionnelle lorsque, selon ce que nous croyons être sa pente véritable, elle œuvre en société. Un Éros alimentaire narcissique cède alors le pas à la circulation libidinale de l' aliment

au sein d' un groupe, un couple aussi bien. Le *convive*, au sens courant, celui avec qui l' on mange, est étymologiquement l' être du « *vivre avec* », et ce « vivre avec » puise l' énergie de sa liaison vitale et vivifiante dans les ressources de l' Eros. Et ce, avec suffisamment de vigueur pour que, comme nous le suggère la perspective freudienne, Éros tienne en échec « son adversaire non moins immortel », Thanatos, la pulsion de mort - ainsi qu' en témoignent, avec éclat, les nombreux rituels et pratiques qui, dans diverses sociétés, surtout anciennes ou « archaïques », font de l' étranger et de l' ennemi même, dès lors qu' ils ont partagé avec les membres du groupe un repas, parfois frugal, voire purement symbolique, des êtres protégés, quasi sacrés, sur lesquels il est interdit de porter la main.

### *Vivre à satiété*

---

La gourmandise se distingue de la simple dégustation ou absorption de nourriture, par l' intérêt particulier qu' elle a pour la préparation et la présentation des aliments, c' est dire qu' elle dépend très étroitement de l' acte culinaire et de ses diverses modalités. Mais la *cuisine*, invention capitale, se situe sur un registre d' une tout autre ampleur, un registre véritablement anthropologique, c' est-à-dire constitutif, instaurateur - restaurateur ? - de l' être même de l' homme. La convivialité, évoquée ci-dessus, se définit par un partage, un échange - le pain rompu et distribué - que soutient, disions-nous, un élan érotique ; et cette circulation libidinale affectée à la nourriture vivifie une socialité toujours menacée, de l' intérieur comme de l' extérieur. La bouche s' ouvre pour l' aliment autant que pour la parole : on peut imaginer un moment originaire - hypothétique, donc - de l' acte culinaire qui relèverait du *don* et d' une collusion de la parole et de la nourriture : la parole dit - chante -, l' aliment matérialise - et esthétique - la parole. Origine possible, et glorieuse, de la cuisine : dès lors que l' aliment est « dit », il est, si l' on ose dire, « *cuit* », c' est-à-dire arraché à sa matérialité crue, « naturelle », pour prendre place dans un réseau de formes et d' échanges qui marquent l' entrée dans la culture. Il importe de donner à la notion de *cuisson* sa plus large, sa plus extrême extension, en y faisant entrer toutes les opérations, de quelque nature

qu'elles soient, qui désignent, préparent, apprêtent et valorisent l'aliment : ce dernier « *cuit* » dans le langage - et comment ne pas déplorer que le langage d'un menu soit beaucoup plus succulent, et de plus fine et parfaite « cuisson » que les mets qu'il propose ; et il « *cuit* » dans les mythes et dans les symboles et dans les rites - et même sur le feu autour duquel se rassemblent, dans une chaude et culinaire promiscuité, nos préhistoriques ancêtres au retour d'une chasse redoutable. Le rituel des *Prémices*, si répandu, illustre de façon suggestive, souvent spectaculaire, le geste donateur - érotique - caractéristique d'un premier apprêtage de l'aliment. Et comment ne pas déplorer que le Yahvé biblique - échaudé, il est vrai, par le geste gourmand, péché proprement capital pour l'humanité entière, d'une Ève avide croqueuse de pomme - n'ait pas su sacrifier lui-même au dit péché de gourmandise et accueillir avec un même amour ensemble *éros* et *agapè*, les si gracieuses prémices à lui offertes par les deux fils laborieux d'Ève : de Caïn, agriculteur, les plus beaux fruits de la terre, et d'Abel, le berger, les premiers-nés de son troupeau ; à faire la trop fine bouche et à repousser, volition grossière et funeste, l'offrande végétarienne de Caïn, Yahvé accule ce dernier au crime. Il semble être écrit que la cuisine transcendante des dieux, avec ses forts fumets sacrificiels, doit toujours faire le malheur de l'homme - malheur à l'homme qui, refusant de se contenter des imparfaites cuisines terrestres et des humbles feux domestiques, se rend captif de la grandiose mise en cène du « Mange, ceci est ma chair ! Bois, ceci est mon sang ! ».

En se déployant ainsi jusqu'aux limites du temps et de la création - à l'origine du monde, nous dit ce conteur italien, l'espace se forme parce que la mère de famille en a besoin pour étaler la pâte de ses *tagliatelles* -, l'oralité se définit bien plus par l'accomplissement que par la régression. Il y aurait régression orale, comme aussi bien régression anale et régression génitale, pour autant que ces phases libidinales demeurent fermées sur elles-mêmes, avec une compulsion dans la répétition du même où s'exprime le travail de la pulsion de mort. En revanche, les activités orale, anale ou génitale sont perçues comme valeurs suffisamment bonnes - pour le moi comme pour les régulations internes de l'inconscient - dans la mesure où elles entrent à part entière, non déniée, dans des réseaux de relations et de circulations libidinales plurielles, souples et dynamiques, ouvrant sur des unités de plus en plus larges constituées

sous le signe de l'éros. L'oralité rayonnante ne peut être considérée, comme c'est trop souvent le cas, comme une sublimation de la sexualité, qu'elle est par certains côtés. Irradiant *en tous sens*, elle donne à l'homme, littéralement et concrètement parlant, le *gout* de toutes choses, de toutes les productions de l'univers et de leurs multiples et succulentes transformations, au point que l'on pourrait dès maintenant rêver des mannes célestes qui nous parviendraient de quelque lointaine galaxie. Cette sorte d'accomplissement oral - auquel sont censées nous conduire gourmandise et cuisine - apparaît comme l'une des plus concrètes et des plus sensibles expressions du vivant dans l'homme. Et aussi l'une des plus subtiles : nous avons gardé pour la fin, « pour la bonne bouche », cette autre compétence unique, et pure merveille, de la bouche, qui aurait mérité à elle seule un long et déraisonnant développement, mais que nous ne pouvons ici que laisser à l'état d'éclat : le rire...

---

*Roger Dadoun*